

# Logogriphe

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 15

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188212>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

refuse le vicomte parce que telle est ma volonté, voilà tout.

— Mais alors, mademoiselle, votre présence ici... Vous allez me dire que j'y suis bien, moi. Seulement, c'est bien différent. Je viens... pour une quête, et vous ?

— Pour regarder les tableaux.

— Vous dites ?

— Je dis, madame, que je suis venue pour regarder les tableaux, comme vous pour une quête... au profit des indigents sans doute.

— Je vois, mademoiselle, que vous ne daignerez pas vous justifier, ni alléguer au moins un prétexte sérieux. Soit ! Je n'insiste pas. Il me suffit de savoir que le vicomte ne vous a pas demandée en mariage.

— Oh ! ne confondons pas, madame, il m'a demandée et il ne tiendrait qu'à moi...

— Est-ce possible ? s'écria la baronne avec un redoublement de colère. Moi qui ai fait pour lui tous les sacrifices !

— Tous, madame ?

— Tous ceux qu'une honnête femme peut faire, mademoiselle, lorsque l'homme de qui elle est aimée n'est pas indigne de bienveillance et de ménagements.

— Oh ! je ne vous accuse pas, madame. Monsieur le baron Enger habite Stockholm, c'est si loin !...

— Mon mari est à Paris depuis trois jours, mademoiselle.

— Ah ! tant mieux. Vous devez être bien heureuse ?

— Enchantée.

Emmeline se mit à marcher dans le salon, puis elle alla regarder à la fenêtre. Cet entretien lui pesait.

— Est-ce qu'elle ne va pas s'en aller ? pensa-t-elle.

Puis elle courut vers la porte. Elle venait d'entendre un bruit de pas.

— C'est Olivier ! se dit-elle toute joyeuse. Il verra la baronne et il n'osera plus jamais me parler d'épouser le vicomte. Oh ! qu'il me tarde de sortir d'ici !

(A suivre.)

### A propos de Pâques.

Une bien jolie légende, toute d'actualité, sur les œufs de Pâques. Elle appartient au pays bressan ; la voici :

Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, avait quitté les Flandres pour faire un pèlerinage. Arrivée à Bourg, elle s'arrêta quelque temps au château de Brou, en pleine forêt, avec les Alpes à l'horizon,

Marguerite était à la fois très grande dame et très jolie. Les gentilshommes venaient la saluer comme une reine et les paysans la regardaient passer comme une fée.

Le lundi de Pâques, il y eut dans la plaine de Bourg assemblée générale et jeux de toute espèce. Les vieux tiraient de l'arc, et la cible était un tonneau plein. Quand une flèche perçait la barrique, l'archer avait le droit de boire au tonneau « jusqu'à merci ; » les autres venaient après.

Les jeunes gens et les jeunes filles s'amusaient de leur côté.

A doncques les fillettes,  
Fiancés et jouvenceaux,  
Commençaient les rondeaux,  
Quand venaient les musettes.

Marguerite, entourée des châtelaines du voisinage, assistait à cette fête villageoise.

Une centaine d'œufs étaient éparpillés sur le

sable et deux garçons et deux fillettes devaient exécuter, en se tenant par la main, une danse du pays. Ainsi le voulait la coutume. Si ces jeunes gens dansaient sans casser les œufs, ils étaient fiancés, la volonté même des parents ne pouvait s'opposer à leur union. On renouvelait trois fois l'épreuve, et les éclats de rire raillaient les maladroits.

Marguerite était toute à ce spectacle nouveau pour elle, quand le son du cor monta de la forêt et presque aussitôt apparut, précédé et suivi d'un magnifique équipage, le duc de Savoie, Philibert-le-Béau.

Le jeune homme mit pied à terre, fléchit le genou devant la châtelaine et demanda l'hospitalité.

Après quoi la fête reprit avec plus de gaieté encore et plus d'entrain.

— Je veux danser aussi, dit Marguerite, et Philibert lui proposa d'être son cavalier.

— Autriche et Savoie ! criait la foule.

Les deux jeunes gens, eux, ne songeaient pas à leur noblesse, ni à leur maison : ils étaient absorbés par la crainte de casser les œufs.

Bah ! Le sort les favorisa comme il eut favorisé les premiers amoureux venus. La danse fut heureuse et Marguerite, rouge de plaisir, mit sa main dans la main de Philibert, disant :

— Adoptons la coutume de Bresse.

C'est ainsi qu'ils furent fiancés, et les poètes du pays chantèrent le refrain :

Beaux époux de noble lignée.

**OPÉRA.** — Nous avons pu nous convaincre de divers côtés que l'annonce de l'ouverture de la saison d'opéra, qui aura lieu du 14 au 16 courant, avait été accueillie avec plaisir. L'opéra est un genre de spectacle particulièrement goûté des Lausannois ; aussi, aimons-nous à croire que la nouvelle troupe lyrique, qui se présente dans d'excellentes conditions, trouvera chez nous un concours assez encourageant pour rendre à notre théâtre, — trop délaissé ces dernières années, — la vie et l'entrain qu'il avait à l'origine.

Le programme nous promet une série de charmants opéras comiques et d'opérettes, dont plusieurs nous sont encore inconnus, tels que *le Bijou perdu*, *la Reine Topaze*, *Crispino*, *les Contes d'Hoffmann*, *la Mascotte*, *François les bas bleus*, etc.

La Direction est en mains de MM. Laroche et Anglès. Le personnel des artistes compte plusieurs noms appartenant à de bons et grands théâtres ; le chœur est nombreux et le magasin de costumes, fort riche, dit-on, est de M. Geoffroy Schweyer, de Paris. — On souscrit les abonnements chez MM. Tarin et Dubois.

### Logogriphe.

Sept pieds forment mon tout, si l'on comprend ma queue ;

On me réduit à six en retranchant ma queue.

Du genre masculin quand je porte ma queue,

Je deviens féminin lorsqu'on m'ôte la queue.

Ma forme, en chaque endroit, varie avec ma queue.

Partout elle est la même étant privée de queue :

Immobile et solide alors que j'ai ma queue,

On me meut et je suis fragile sans ma queue,

Je ne veux pas, lecteur, avec et sans ma queue,

T'intriguer plus longtemps : j'indique avec ma queue,

L'endroit où l'on me met quand je n'ai pas de queue.

Prime : Une vue photographique.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>ie</sup>.